

TEMPLON

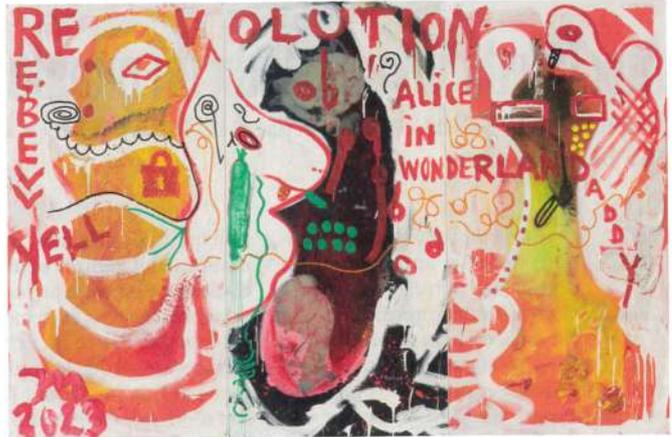


JONATHAN MEESE

TRANSFUGE, septembre 2023

ART GALERIE

« DR. SOYLENT YELLALICE DE LARGE! », 2023
Huile, acrylique, pâte à modeler acrylique
et liant à dispersion Caparol sur toile |
240,5 × 362 × 4 cm.
Photo: Roman März © Courtesy the artist
and TEMPLON, Paris – Brussels – New York.



JONATHAN MEESE
DOCTOR-DOC-DR.
HIGH NOON™ IS BACK!
(WONDERLAND DE LARGE)
Exposition Jonathan Meese, Templon,
du 2 septembre au 14 octobre.

Meese à mort

Certaines œuvres ont la puissance de déflagration des bombes. La peinture de Jonathan Meese est de celles-ci.

PAR DAMIEN AUBEL

La peinture de l'Allemand Jonathan Meese n'a rien à nous dire – encore moins s'affilie-t-elle aux productions des praticiens du sous-entendu, de la suggestion, etc.

Elle n'a rien à nous dire, car elle a tout à nous CRIER, et les majuscules ici s'imposent, moins destinées à conjurer les effets de la myopie du lecteur qu'à répliquer, malgré la timidité de l'imprimé, les lettres robustement bâtonnées, chauffées au rouge d'une palette que n'effarouchent pas les décibels chromatiques, ces lettres dont Meese fait un libéral usage. Et qui ne requièrent pas l'aumône d'une interprétation, tant elles hurlent. Encore faut-il n'être point affligé de surdité. Quand bien même cette condition affecterait l'entente de ces tableaux, les yeux qui partout y sont semés (à l'instar d'un Max Walter Svanberg, aux antipodes plastiques de qui se situent pourtant les véhémentes éruptions colorées de Meese), ces yeux qui nous toisent, nous arrêtent, nous somment – ces yeux nous rappellent à l'impératif qui secoue nos tympan.

Il tient en un mot, ce dernier : « REVOLUTION », ainsi qu'on le lit sur une toile, s'étalant moins depuis l'angle gauche du tableau, qu'il ne procède vers la droite après avoir triomphé, comme la voix d'une syncope, d'une interruption dans l'enchaînement des lettres. L'injonction à la « REVOLUTION »

ne pouvait être mieux servie que par la peinture, puisque aussi bien, édictait André Breton, « le but [de la création artistique] est d'affirmer l'hostilité qui peut animer le désir de l'être à l'égard du monde externe ». Et le mage Meese les fait lever, dociles à son appel, ces tourmentantes forces de désintégration.

Ici, des gueules, des dentures : service minimum pour ce qui est de l'exactitude anatomique, figuration bouleversée, violée, mais suscitation immédiate, maximale, dans les entrailles plus que dans l'esprit, de l'immémoriale peur de la proie. Les fauves sont lâchés.

Ailleurs, tortillons vermiformes ou annelés de simples traits noirs, étendues d'un vert louche, de gaz ou d'eau aux crouppissantes phosphorescences, masque démoniaque réduit à sa plus simple et sa plus efficace physionomie, et ce mot « SIN », le péché donc : on dirait que le monde conjoint du grouillant, du diabolique, du décomposé, du Mal originel, a trouvé, dans la toile, l'ouverture par où venir se déverser et entamer son œuvre pernicieuse.

Reste que le tableau, dont il vient d'être traité, n'est pas seulement l'anarchique spectacle qui convoque à l'existence les « horribles travailleurs », pour parler comme Rimbaud, qu'emploie toute révolution. Qu'y lit-on sur ce tableau, en majuscules rouges épaissies de jaune ? « LOVE », puis « LIEBE ». Si la révolution est magie noire, dissociation, elle a son avers : unité amoureuse, chirurgie reconstructrice, association. Meese le sait, chez qui le trait peut affecter l'allure du fil, comme si la peinture pouvait se faire, dans l'acception couturière du terme, reprise. Meese en même temps qu'il a le pinceau, comme d'autres le couteau, entre les dents, est aussi un idéaliste.